

De la célébration au combat politique : l'adversaire dans les éloges de la Restauration

Corinne Legoy



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/870>

DOI : 10.4000/ahrf.870

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003

Pagination : 23-43

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Corinne Legoy, « De la célébration au combat politique : l'adversaire dans les éloges de la Restauration », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 334 | octobre-décembre 2003, mis en ligne le 08 décembre 2009, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/870> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.870>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

De la célébration au combat politique : l'adversaire dans les éloges de la Restauration

Corinne Legoy

- 1 L'éloge, voué à magnifier la grandeur monarchique, tend conventionnellement à susciter l'émerveillement et semble figé dans la vénération du pouvoir. La réactivation prolifique du genre sous la Restauration invite pourtant à reconsidérer la nature d'une pratique trop souvent réduite à une insipide liturgie royale ¹. Les thuriféraires des Bourbons, qui manient abondamment apostrophes et énoncés acerbes à destination des adversaires du régime, font en effet exploser le cadre de cette parole de gloire. Invectives, éreintements ou satires ², imprécations grandiloquentes ou dénominations injurieuses viennent ainsi loger nettement la violence verbale dans l'écriture encomiastique, rompant la situation d'allocution conventionnelle de l'éloge ³ et brouillant la figure du destinataire. Continuant des stratégies discursives inaugurées, sous la Révolution, par la presse tant révolutionnaire que contre-révolutionnaire, ces discours signalent ici leur nature polémique, bien plus que leur fidélité à la tradition rhétorique du genre, même s'ils ne s'affranchissent certes pas totalement de son cadre formel. Ruptures dans le ton tout autant que dans la destination, violentes colorations affective et polémique du discours trahissent également une véritable hantise de « l'autre », hantise de tous ces adversaires de la monarchie dont l'image contient toujours, plus ou moins, celle du « jacobin ». Ces représentations de l'opposition cristallisent ainsi tout à la fois le traumatisme révolutionnaire, la double obsession de l'ordre et de l'unanimité politiques, le rêve d'un corps social fusionnel, les tiraillements d'un discours pris entre la célébration enthousiaste et le combat.

Le révolutionnaire : cet obsessionnel impensé de l'éloge

- 2 Entre 1815 et 1830, ce sont près de 1 000 titres, rassemblant plus de 2 000 textes, qui viennent saluer les heures glorieuses ou les grands drames de la monarchie restaurée. Débordant toujours l'événement qu'ils célèbrent, ces textes associent invariablement à la profération cérémonieuse de l'instant des évocations polémiques ou traumatiques des adversaires du régime. Les premiers temps de la Restauration sont, à cet égard, des années fastes ; 1815 et 1816 voient en effet les thuriféraires s'en prendre abondamment aux opposants à la monarchie, selon un double registre caractéristique de ce discours : surenchère dramatique ou adresses ironiques. S'ensuit un net reflux de ces attaques jusqu'à l'assassinat du duc de Berry, le 13 février 1820, qui vient réveiller les ardeurs contre-révolutionnaires : les thuriféraires dénoncent alors avec une hauteur tragique tous les éventuels ennemis du régime. Sept mois plus tard, la naissance du duc de Bordeaux, son fils posthume, change cependant ces imprécations violentes en enthousiasme provocateur. En 1823, l'intervention française en Espagne alimente de nouveau de nombreuses attaques. Là encore, ces assauts, grandiloquents dans un premier temps (les thuriféraires agitant le double spectre du régicide et de la contagion révolutionnaire), se transforment vite – le succès militaire venu – en prises à partie fanfaronnes des insurgés espagnols ou des libéraux français. La mort de Louis XVIII, en 1824, suscite quant à elle un regain d'allusions aux révolutionnaires, les panégyristes développant abondamment l'image du roi pacificateur et libérateur. Enfin, après environ deux années de répit dans ces attaques, les allusions aux adversaires du régime se font systématiques à partir de 1826. Se remarque alors l'incontournable présence de l'opposition dans la parole de gloire, présence obsédante et envahissante qui en vient parfois à constituer l'objet central des derniers éloges du régime.
- 3 Inlassablement, donc, les éloges désignent et traquent des ennemis politiques, au visage – il faut le souligner d'emblée – à la fois indistinct et fantasmé. L'inaptitude de ce discours à donner des contours politiquement précis à l'opposition est nette : qu'il soit libéral, républicain ou bonapartiste, l'adversaire de la monarchie restaurée est toujours – plus ou moins suivant les aléas de la conjoncture – un jacobin ou un anarchiste. Sa singularité est ainsi brouillée par sa réduction à la figure obsédante du révolutionnaire, l'opposition n'étant finalement toujours qu'une résurgence. Là est d'ailleurs un paradoxe fondamental de la parole de gloire – et plus largement de la pensée contre-révolutionnaire : l'incohérence de représentations de la Révolution française qui, indifféremment, la conçoivent comme close et comme inachevée, comme crise et comme rupture. L'ambivalence même du discours sur l'opposition – pris entre un versant doloriste et un versant triomphaliste – atteste d'ailleurs cette lourde aporie : la tension entre la confiance en une Restauration possible et la hantise d'une Révolution inachevée, tension, également, entre l'isolement glorieux du présent et l'impuissance à clore le passé proche.

L'opposition : ce monstre indistinct

- 4 Les thuriféraires nomment rarement leurs ennemis, préférant les typifier et les étiqueter. Leurs visées ne sont en effet pas tant dans la dénonciation individuelle que dans la mise au jour d'archétypes, capables de cristalliser les peurs, de nouer un

consensus ou de mobiliser le groupe. Les représentations sont de ce fait radicalement manichéennes, la désignation inmanquablement disqualifiante de l'adversaire politique – quel qu'il soit, sans nuances – renvoyant à un monde où toute autre prise de position que le soutien inconditionnel aux Bourbons est impensable. La désignation de l'adversaire dans l'éloge oscille effectivement entre le lexique politique, toujours péjorativement employé – « hideux républicains », « anarchistes » « malfaisants » ou libéraux aux maximes criminelles ; le champ sémantique de la faction – allant des « factieux, fléau du monde » d'un Jacquelin ⁴ à l'« obscure cabale » d'un Servan ⁵ ; le registre psychologique, affectif et moral, allant des « perfides » aux « pervers » et autres « ingrats », en passant par les « méchants » de tout poil ; le registre métaphorique (notamment la métaphore du « frelon », qui se trouve même filée en un « monstrueux complot des piqûres », mais aussi celle du serpent) et quelques désignations plus précises, quand les auteurs s'en prennent à la presse ou aux écrivains. Il faut souligner que la plupart du temps, pour ces désignations du danger politique, les auteurs procèdent par la cumulation des registres : bien souvent, c'est en effet pêle-mêle qu'ils visent, dans des surenchères d'exclamations et d'invectives, aussi bien une « secte en horreur à la nature entière » que les « effrayans défenseurs » des « droits des nations » en passant par le républicain et l'athée « artisan de ruines » ⁶. Tout au long de la période, la parole de gloire se charge donc de peindre les individus menaçants pour le régime ou pour la France sous des couleurs plus délirantes que précises : ambition, démence, perversion, trahison et impiété étant les pôles qui servent à délimiter toutes les figures de l'adversaire politique. Chez Jacquelin sont ainsi pris à parti les « Titans » qui « voudraient soulever la terre » ⁷ ; chez Amédée de Tissot, ce sont les « hommes perfides », qui méprisent le joug des lois « et dont les trames parricides / Sont le fléau des meilleurs rois » ⁸ ; chez un autre, poète anonyme, c'est toute la « race criminelle » des « êtres infâmes / Qui roulent au fond de leurs âmes / mille projets ambitieux » ⁹. Fort peu de définition politique, donc, pour des adversaires condamnés sans merci, tous blasphémateurs qui s'écartent du respect fervent dû au roi, à Dieu et à la monarchie.

- 5 Indissociable de ces figurations de l'adversaire politique : la thématique du complot, qui commande toutes les représentations de l'opposition. Images de cabale, de nuits traîtresses ou de traîtres à l'œuvre dans l'ombre, mais aussi fantasmes de la corruption ou de la « gangrène » sociale – allant jusqu'à l'idée d'agents secrets qui auraient éloigné le peuple de son roi. Tout cela révèle une véritable angoisse politique et morale de la « perversion » de la nation. En attestent ces tableaux sans nombre d'une secte dangereuse, agissant dans le secret de l'obscurité : image du crime qui trame ses complots odieux pendant que la vertu paisible s'endort dans le sein du repos ¹⁰, évocations d'une « obscure cabale » aux « trames perfides » ¹¹ ou allusions à de dangereux conspirateurs ¹². À cet égard sont révélatrices aussi les insistantes évocations du venin ou du poison corrupteurs ¹³, du souffle – à la fois malsain et séducteur ¹⁴ –, toutes images sous-tendues par le fantasme de la contagion pervertissante. Sur ces métaphores de la corruption renchérissent d'ailleurs de multiples avertissements contre les méfaits de la presse, des philosophes ou des écrivains et de récurrentes mises en garde contre les risques de perversion d'une France, dont on égarerait les esprits. Au moment de l'assassinat du duc de Berry en particulier, rares sont les auteurs qui n'imputent pas une grande responsabilité à la presse ou à l'opposition dans cet événement : de la dénonciation des écrivains polémiques, dont les « principes cruels, erronés, fanatiques » embrasent les esprits et placent des assassins sur les marches du trône ¹⁵, à celle d'une faction impie qui initie la

jeunesse à ses sanguinaires leçons ¹⁶, en passant par celle des libéraux qui égarent les esprits ¹⁷, les exemples sont légion ¹⁸, qui viennent souligner la hantise d'une France gagnée par les idées révolutionnaires ou libérales. Hantise d'une opposition politique conçue ainsi comme menace pour le corps social.

L'absence d'émotions : opposition, trahison et perversion.

- 6 De ces adversaires, perçus comme une agissante menace, les thuriféraires brossent un invariable portrait psychologique, recourant à une caractérologie schématique fondée sur les émotions. Ce discours normatif, qui fait de l'adhésion au souverain un mouvement du cœur relevant de l'évidence morale et psychologique pour tout être humain, se nourrit de plusieurs traditions : l'analyse stéréotypée du cœur humain, fille de la rhétorique classique et de sa lecture des passions (psychologie schématique et normative) ¹⁹, la tradition monarchique réactivée par le courant sensible qui fait du cœur l'agent fondamental du lien au roi, l'argumentaire polémique hérité de la Révolution française et la pensée contre-révolutionnaire.
- 7 Tout adversaire de la monarchie se définit donc soit par son absence d'émotion (c'est l'insensibilité cruelle), soit par une quasi-insensibilité traduite dans un invariable sérieux (qu'il soit celui du révolutionnaire ingrat ou du républicain à la longue mine), soit enfin par des affections à l'inverse de la communauté des Français (c'est, par exemple, la joie perverse). La parole de gloire véhicule donc une typologie des « mauvais Français » et absence d'émotion ou « déviances affectives » viennent inmanquablement signaler l'ennemi, qu'il soit dangereux ou ridicule. On a, de fait, une double image de l'opposant à la monarchie : d'un côté, l'image tragique du révolutionnaire insensible, être aux frontières de l'humanité, qui se repaît du sang des morts ; de l'autre, l'image sarcastique du libéral taciturne. Dans tous les cas, on est bien loin de la sagesse et de la grandeur qui, elles, sont sensibles. En cela, les éloges recourent tout un ensemble de représentations archétypales de la gravité républicaine – sur lesquelles, d'ailleurs, ils brodent allégrement – dont Antoine de Baecque a récemment montré qu'elles se trouvaient forgées dès le premier XIX^e siècle ²⁰. Dans les éloges de la Restauration, ce topos du révolutionnaire qui ne rit jamais est instrumentalisé au service d'une vision idyllique de « tems jadis » associés au « bel esprit », au bon cœur et aux saines émotions. Les affections ont ainsi, et très nettement, une fonction identitaire.
- 8 Insensibilité inhumaine et cruauté sont les traits inextricables et récurrents de l'adversaire, en un portrait radical toujours en tension entre l'absence d'émotion et les émotions perverses. Napoléon en est l'incarnation exemplaire, figure du despote sans cœur, incapable de toute affection sinon des troubles démoniaques. Aussi son indifférence est-elle unanimement dénoncée par les panégyristes, qui font de lui l'ambitieux assouvissant son appétit de pouvoir au prix du sacrifice de son peuple. Il est le conquérant insensible aux souffrances des mères éplorées et des familles en deuil, l'homme de guerre auquel les maux de sa propre armée sont indifférents, l'être sans souci des douleurs d'autrui ou des morts, comme dans cette imprécation de Vancleemputte :
- « Entends ces nombreuses victimes,
Que, d'un œil sec, tu vis dans les combats

Verser leur sang, pour établir tes crimes. »²¹

- 9 Ce trait, poussé à l'extrême chez Napoléon, est d'ailleurs le propre de tous les « méchants » dénoncés par la parole de gloire : révolutionnaires, libéraux, républicains ou philosophes... tous, ils sont insensibles, « cœurs d'airain » capables de concevoir le crime sans effroi²² ou « êtres dégradés », « sans cœur », « qui verraient sans frémir leurs filles et leur mère / Dans les bras d'un Molosch incendiant la terre »²³.
- 10 Corollaire indissociable de cette insensibilité, dont elle est à la fois le dérivé et l'hyperbole : la cruauté. Marque de la perversité de nature de l'adversaire politique, elle alimente un très prolixe discours tératologique, structurant un abondant ensemble de représentations de l'inhumanité sanguinaire.
- 11 Le champ lexical de la cruauté, tout d'abord, est surabondamment exploité pour désigner les révolutionnaires et plus particulièrement Napoléon : il est tour à tour le « tyran cruel », le « cruel bourreau » ou « l'usurpateur cruel ». De la même façon, Elzéar de Sabran dénonce, en un bel oxymore, les « philanthropes cruels »²⁴ et Flamand-Grétry les « principes cruels, erronés, fanatiques » des « écrivains polémiques »²⁵. Par la cruauté, on glisse presque inmanquablement de l'insensibilité inhumaine à la démoniaque jouissance sadique ; le thème des émotions perverses est en effet récurrent. On peut citer, par exemple, ces vers :
- « Loin d'ici, monstres pleins de rage,
Exécrables ambitieux,
Qui ne désirez le carnage
Que dans l'espoir seul d'être heureux. »²⁶
- 12 On retrouve cette même idée chez l'abbé Fugantini-Esprit-Raux, qui dénonce ces « fougueux conquérants » se faisant « un plaisir de ravager la terre »²⁷. Ce discours culmine quand il s'applique à Napoléon et les poètes ne se contentent pas, loin de là, de voir en lui cet être « enragé qui gémit du bonheur des Français »²⁸. Ils brodent en effet à loisir sur ses plaisirs pervers : l'un voit en lui le monstre qui « rayonnait de joie à l'aspect des supplices »²⁹, l'autre le peint les « yeux enflammés d'une joie féroce », semblables à « ceux de l'aigle saisissant la colombe »³⁰.
- 13 Au fil des textes, s'impose en outre une image de l'opposant à la monarchie comme être sanguinaire, bête sauvage ou monstre. Le champ lexical de la férocité y contribue largement, qui vient instiller de la bestialité dans la cruauté ; il est appliqué à tous, sans mesure, des révolutionnaires appelés les féroces³¹ à Napoléon, tantôt « féroce conquérant », tantôt « féroce étranger »³², en passant par Louvel, cet assassin à l'« âme féroce »³³. Les très nombreuses images animales viennent surenchérir : le révolutionnaire est cet être plus proche du tigre et du loup que de l'homme. Il est cruel, furieux et sanguinaire comme eux, dévoré par des pulsions toutes étrangères à l'humanité vertueuse. Les textes se font écho, en une longue litanie de représentations similaires : les révolutionnaires sont, invariablement, identifiés aux tigres, souvent aux loups et parfois, mais beaucoup plus rarement, aux lions. Pourtant, tous les panégyristes soulignent que si l'animal est mû par l'instinct, le révolutionnaire, lui, agit par une avidité mêlée de plaisir fou et se fait donc plus cruel que la bête sauvage : « tigre altéré de sang » ou « de carnage », « tigre insatiable », « tigre à face humaine »³⁴, il mêle l'animalité à la folie de qui ne connaît aucun répit, la bestialité à l'humanité pervertie.
- 14 L'image, fréquente, de la hyène illustre d'ailleurs cette synthèse de l'homme-animal : carnassier-charognard au cri en forme de rire, elle hyperbolise la figure d'un

révolutionnaire en proie aux troubles les plus pervers. Les éloges construisent ainsi la figure d'un monstre politico-moral, monstre hybride, mi-homme, mi-animal, mêlant la brutalité bestiale à l'humaine cruauté. De ce fait, bien plus qu'animaux, les révolutionnaires sont monstrueux : ils sont les « monstres de sang insatiables », les « monstres renaissants », les « monstres inhumains » que rien ne peut assouvir ³⁵. Louvel cristallise particulièrement ce vocable : il est, immanquablement, le « monstre plein de rage », le « monstre vomi par l'Enfer », le « monstre échappé du Ténare » ³⁶. L'hybridité, composante essentielle de la monstruosité aristocratique dans les libelles révolutionnaires ³⁷, est ici retournée contre les révolutionnaires eux-mêmes et contre tout adversaire de la monarchie : tous, ils sont soit des mixtes d'homme et d'animal, soit la synthèse de l'homme et des puissances infernales.

- 15 Cette monstruosité culmine dans les images récurrentes de l'anthropophage et du vampire, qui jouent sur le renversement complet des émotions éprouvées par l'homme. Le révolutionnaire prend donc parfois le visage du « monstre anthropophage / qui ne vit que de sang, de meurtre et de rapine ! » ³⁸ et Napoléon celui de « l'insulaire anthropophage » ³⁹ ou du « cannibale effréné de ce siècle ». Plus fréquente encore est l'image du vampire, de l'être qui se nourrit de sang et le savoure, appliquée, là encore, aussi bien aux révolutionnaires qu'à tous les adversaires des Bourbons. Quelques vers sur les insurgés espagnols font ainsi de toutes les menées « jacobines » des entreprises vampiriques :

« Des jacobins la race impie
Renversa toujours les autels,
Et toujours chez eux l'anarchie
S'abreuva du sang des mortels. » ⁴⁰

- 16 Se trouve ainsi alimentée une légende démoniaque de l'opposition politique, qui l'assimile à une perversion de nature marquée par une corruption affective.
- 17 Cette pauvreté intellectuelle des schémas explicatifs, cette surcharge fantastique de l'histoire, ce recours au champ sémantique de la monstruosité ou à la théorie du complot inscrivent nettement la parole de gloire dans la lignée des discours « réacteurs » – pour reprendre l'expression de Bronislaw Baczko – des thermidoriens sur la Terreur ⁴¹. Ces représentations croisent ainsi toute une vulgate héritée de la Révolution, construite autant par la pensée contre-révolutionnaire, l'illuminisme, les écrits d'un Barruel, les publicistes ultras que par les révolutionnaires eux-mêmes, dans leurs pamphlets et, surtout, dans le discours tenu sur les Jacobins à partir de l'an III ⁴². Autant d'analyses et de représentations qui ont imprégné nettement les thuriféraires, qu'ils aient été contemporains, voire artisans, de leur genèse ou qu'ils aient été influencés plus tardivement dans le cas des auteurs nés dans les années 1800 – le témoignage d'un Hugo sur cette mythologie fantastique de la Révolution, légende noire efficace et diffuse, est à cet égard révélateur : « J'avais dans l'esprit cette sorte d'effroi permanent de 1793 que les écrivains monarchistes ont réussi à créer ». Les thuriféraires de la Restauration se partagent en effet essentiellement en trois grandes générations ⁴³ : des hommes déjà mûrs en 1789 (nés entre 1730 et 1770, ils représentent 25 % de ce groupe), imprégnés des préceptes rhétoriques des collèges d'Ancien Régime (nombre d'entre eux ont été formés à Juilly, au collège des Grassins ou à La Flèche), contemporains des Lumières, qu'ils ont parfois combattues mais dont ils ont bien davantage hérité, en particulier dans le creuset académique. Des hommes nés dans la décennie 1770 (soit 25 % de ce groupe), qui sont entrés à l'âge d'homme dans la Révolution, qui ont forgé leur culture dans le combat révolutionnaire ou contre-

révolutionnaire. L'hétérogénéité des parcours et des engagements est, de fait, frappante au sein de ce groupe qui compte autant d'anciens émigrés (tels Alissan de Chazet, Elzéar de Sabran ou le marquis de Coriolis d'Espinouse) et d'adversaires convaincus de la Révolution (Regnaud de Paris ou Lestrade) que d'anciens patriotes (Pierre Colau) et d'ex-partisans des Montagnards – citons par exemple Dusaulchoy (au parcours cependant quelque peu chaotique : un temps collaborateur de Camille Desmoulins, il se rapproche ensuite de Suleau, grande figure des satiristes royalistes et « antipode » – selon le terme qu'il lui applique – de Desmoulins). Des hommes, enfin, nés dans les décennies 1790 et 1800 (soit environ 30 % des auteurs), imprégnés pour beaucoup par un désaveu de la Révolution et formés dans le moule d'un enseignement renouant assez largement avec le cadre scolaire d'Ancien Régime. Autant de parcours, d'engagements et de formations qui expliquent – pour partie – l'étonnant syncrétisme de cette parole de gloire de la Restauration.

- 18 Ainsi, à côté de tous les tableaux de l'insensibilité perverse de l'opposant à la monarchie, certains éloges, dans un registre plus léger, se contentent-ils de railler la gravité républicaine et les émotions discordantes de l'opposition : ils rivalisent alors de pointes à l'encontre des « taciturnes » de tout poil ou des libéraux grimaçants. L'éloge se mâtime ici encore d'une parole polémique, qui brosse le portrait d'un adversaire grotesque, empesé dans un sérieux enflé et ridicule ⁴⁴ et dénonce l'esprit de sérieux. D'une même voix, les panégyristes reprennent donc le lieu commun d'une gaieté française associée à la monarchie d'Ancien Régime, pour railler les révolutionnaires. C'est le cas dans ces quelques vers :

« Qu'on ne me vente (*sic*) pas le rire
Des Grands du ci-devant empire,
Ce n'étoit qu'affectation,
Que grimace et contorsion.
Sous les Bourbons la joie éclate,
Le cœur librement se dilate :
Nous devons reprendre avec eux
La gaîté de nos bons aïeux. » ⁴⁵

- 19 Au rang des grands crimes révolutionnaires, la parole de gloire range donc le bannissement du rire et de l'esprit joyeux, définitoires du « caractère français ». Pour tous les éloges – et notamment les couplets et chansons – les hommes de la Révolution, durs et insensibles, ont recouvert la France d'une chape de gravité étouffante. Ainsi de Napoléon, dont les auteurs brocardent allégrement la mine sinistre :

« Sombre et ne sachant que proscrire,
Certain Corse au cœur endurci,
De France avoit banni le rire. » ⁴⁶

- 20 Les panégyristes font d'ailleurs de ce sérieux ridicule le propre de tous les opposants à la monarchie. Rares, par exemple, sont les couplets écrits lors de la naissance du duc de Bordeaux qui ne raillent pas, dans une veine très polémique, la « min' de carême » ⁴⁷ du libéral ou les « oiseaux nocturnes » ⁴⁸. L'adversaire trahi par ses émotions discordantes est une figure incontournable de la poésie d'éloge et s'incarne dans un type récurrent : le « taciturne », objet de tous les sarcasmes et de toutes les bravades. Parmi une foule d'exemples, on peut citer ce couplet ironique et provocateur :

« Ils désiroient ardemment,
Ces généreux Saturnes,
Caresser le royal enfant :
Les pauvres taciturnes !

Pourquoi le leur refuse-t-on ?
 La faridondaine, la faridondon,
 N'ont-ils pas embrassé Berri ? biribi,
 À la façon de Barbari, mon ami. »⁴⁹

- 21 Qu'ils soient appels au ralliement ou trait d'esprit dénonçant l'adversaire, les textes brodent donc joyeusement sur ses grimaces : « bel'grimace » de Benjamin Constant⁵⁰ ; « mécontent ennuyé de l'être » et lassé de sa mine qui s'allonge à tout bout de champ⁵¹ ou « boudeurs » que l'on convie à la fête⁵², le topos est toujours le même. Dans tous ces cas, on le voit, l'absence de l'émotion attendue stigmatise une désolidarisation de la communauté nationale et ostracise celui qui n'est pas à l'unisson affective et politique de tous les Français.

Entre dénonciation et ostracisation

- 22 Si l'éloge circonscrit la figure de l'ennemi politique au moyen des émotions, il ne s'en contente cependant pas et manie aussi à son encontre une rhétorique de l'invective, pleine d'imprécations haineuses, inquiètes ou ironiques. Or, cette rhétorique se lie inextricablement au fantasme d'une efficacité du verbe, voire du passage à l'acte, qui révélerait l'ennemi, l'identifierait et le ferait disparaître. Aussi l'éloge se livre-t-il souvent comme une écriture de la peur obsédée par le démasquage des « méchants » et des complots, hantée par l'assignation de culpabilités ou la délimitation des dangers. Au surplus, il se pose comme une écriture de combat, mimant la confrontation avec l'ennemi : il le menace, cherche à l'intimider, joue à l'effrayer ; il se rêve comme parole puissante, qui pourrait convertir, faire punir ou éliminer. Cette écriture visiblement marquée par la hantise de l'autre met ainsi en place des stratégies discursives multiples, et parfois contradictoires, pour l'exclure et le combattre, oscillant entre plusieurs postures, exemplifiant les affects d'auteurs partagés entre la sérénité politique et l'anxiété.
- 23 Au premier rang de ces postures, il faut ranger la commination⁵³. Les panégyristes ne cessent en effet de mimer, par l'écriture, une confrontation avec l'adversaire, qui le terrifierait, recourant à l'intimidation et à tous ses dérivés : invectives, imprécations ou anathèmes. Aussi les ennemis de la monarchie sont-ils souvent violemment menacés dans des apostrophes édifiantes, où semble pointer le rêve d'une rhétorique efficace ; les panégyristes jouent en effet abondamment d'une sorte d'hypotypose⁵⁴ à l'intention de l'adversaire, censée les renvoyer à l'horreur de leur crime en même temps qu'elle en hyperbolise le scandale et l'ignominie :
- « O vous, écrivains pleins d'audace !
 Du trône et de l'autel, éternels ennemis,
 Qui, contre cette illustre race,
 Armez et déchaînez les cœurs et les esprits ;
 Approchez, et voyez les suites déplorables
 De vos doctrines exécrables. »⁵⁵
- 24 Intimidations, invectives et imprécations – souvent conjointes d'ailleurs – sont indissociables de ce procédé. Elles reposent tantôt sur l'évocation de la punition divine, tantôt sur celle d'une sanction juridique épouvantable, mais n'hésitent pas non plus à invoquer leur mort. Un Amédée de Tissot agite ainsi le redoutable fantôme de la justice :
- « Malheur à vous, hommes perfides

Qui méprisez le joug des lois,
 Et dont les trames parricides
 Sont le fléau des meilleurs rois !
 Voici le jour de la justice ;
 Vos attentats sont découverts :
 Je vois déjà votre supplice servir d'exemple à l'univers. »⁵⁶

- 25 L'auteur anonyme d'une *Élégie sur la mort de SAR Mgr le duc de Berry*, pour sa part, mêle justice des hommes et justice divine :

« C'en est fait, voici l'heure où ce monstre exécrationnel
 Doit recevoir le prix d'un crime épouvantable.
 Frémissez, scélérats, et toi vil assassin,
 La mort sur l'échafaud est l'arrêt de ta fin ;
 Louvel ! courbe ton front devant la Providence,
 Et mérite des Cieux la divine clémence. »⁵⁷

- 26 D'innombrables imprécations viennent compléter cet arsenal de menaces, qui donne souvent à l'écriture de louange une forte coloration cathartique. Citons ici seulement ces vers exemplaires lancés à Louvel :

« Puissent, hélas, à toute heure,
 Toutes les malédictions
 Que sur toi nous dirigeons,
 Te troubler dans ta demeure,
 Et ne pouvoir te laisser
 Un instant reposer ! »⁵⁸

- 27 À la jonction de la commination – à l'encontre de l'ennemi – et de la mobilisation – du roi et de la France –, les éloges en appellent en outre souvent à Dieu, aux Bourbons ou à la nation pour punir et éliminer ces êtres dangereux. La parole de gloire se fait alors véritable écriture de la lutte, qui mime la confrontation et en appelle au combat. En attestent prières virulentes implorant un Dieu vengeur – « Que ta foudre épouvante et confonde à jamais / Le criminel Orgueil et tous ses noirs projets »⁵⁹ – ; vœux farouches adjurant le roi de punir les traîtres ou de mettre un frein aux imposteurs⁶⁰ ; injonctions communautaires résolues et combatives : « Brûlons la plume atrabilaire / De cet insecte venimeux / Qui, sous le nom de pamphlétaire, / Ose contrarier ses vœux »⁶¹ ; « Que l'affreux athéisme et l'horrible anarchie, / Rentrent dans le néant : sauvons la monarchie / [...] / Sauvons nos rois, l'honneur, et sauvons les Bourbons »⁶².

- 28 Différente mais dérivée, posture à la fois plus radicale et moins polémique : la rhétorique de l'exclusion, de l'ostracisation – et donc de la délimitation du danger. Nombre de poètes font en effet de l'adversaire une figure isolée et identifiable, vouée aux gémonies. Il s'agit alors beaucoup moins d'un discours de la menace que d'un discours de l'anathème : « jurons, Français ! de vivre en frères, / De détester les factieux » clame Amédée de Tissot⁶³ quand Poujol donne pour refrain à sa cantate : « Au nom de Saint Louis / Qu'ils soient anéantis ! », « Au nom de Saint Louis / Vivons en bons amis ! »⁶⁴. La mise à l'index participe de cette rhétorique, qui retranche l'adversaire politique de la nation, c'est le cas chez Brad qui souhaite que fuient « les factieux », « ceux pour lesquels ce jour est un jour de tristesse »⁶⁵ ou dans tous ces vers, qui implorent les Français d'écarter les conspirateurs loin du diadème et « d'éviter le méchant »⁶⁶.

- 29 Les auteurs peuvent cependant recourir à une tout autre tactique : l'entreprise de conversion du méchant. Moins fréquente, elle est néanmoins révélatrice du double rêve d'une parole efficace et de la disparition de l'opposition. Citons, par exemple, La

Boutraye : « Abjurez, croyez-moi, ces horribles systèmes / Qui pourroient quelque jour vous engloutir vous-mêmes »⁶⁷ et l'abbé Sibire :

« Sortez donc à l'instant de votre erreur profonde ;
Jusqu'à quand serez-vous le scandale du monde ?
Le ciel parle ! tombez aux pieds de nos autels ;
Adorez avec nous les décrets éternels. »⁶⁸

30 De la même façon, mais dans un registre quasi magique, Antoinette Robert (fille de Jean-Baptiste Magloire Robert) souhaite que tous les assassins et autres ingrats aient « leur âme illuminée par la lumière du remords » et « qu'elles soient purifiées par un repentir sincère »⁶⁹.

31 Certains auteurs poussent à l'extrême ce rêve d'une conversion du méchant : nombre d'entre eux, en effet, établissent l'impossibilité d'une quelconque opposition à la monarchie. L'on en vient alors à une posture de la dénégation, récurrente et riche de sens. Elle témoigne de fait des tiraillements d'une écriture prise entre l'appel à la lutte politique et le fantasme d'une dissolution de tout adversité. Si l'éloge se fait écriture polémique, dénonciatrice, implorant la conjuration des menaces et la mise à l'écart de l'opposant, il est cependant aussi contraint par la fidélité à la logique du genre. Aussi voit-on certains textes manier cette rhétorique de l'invective et de la dénonciation, quand d'autres se meuvent dans le fantasme de l'impuissance et de l'impossible existence de l'opposition aux Bourbons, appuyé sur le mythe baroque de la présence efficace :

« Celui qui l'oserait "te frapper", ta bonté, ta belle âme,
Le frapperait, grand roi, d'un repentir soudain ;
L'instrument aussitôt tomberait de sa main !
Et cet être égaré, désarmant ta colère,
Tu le pardonnerais comme un généreux père. »⁷⁰

32 L'éloge, on le voit ici, s'offre comme une parole en tension, travaillée par des logiques différentes : celle d'une parole de l'instant, de l'urgence, expression polémique de l'émotion politique ; celle d'une parole de gloire, tendue vers l'éternité, contrainte par une logique de l'admiration. Néanmoins, cette rhétorique de la dénégation, cette posture de l'ostracisation, ces fantasmes de la conversion ou de la disparition de l'ennemi, véhiculent aussi le rêve d'une consolidation-purification du corps social, qui semble bien traverser toute la parole de gloire sous la Restauration. La désignation de l'ennemi est en effet indissociable du rêve de son expulsion du groupe. Ainsi s'explique le recours fréquent à une rhétorique du sarcasme et à toute une gamme de procédés comiques, qui, par le rire, visent à l'exclusion d'un adversaire ridiculisé.

33 Les panégyristes répondent ainsi, vivement souvent, aux pamphlets qui brocardent le pouvoir, exploitant une veine polémique dans la tradition du rire aristocratique - celle de la satire et du sarcasme. Nombre de recueils à la gloire du roi regorgent en effet de pointes et autres bons mots qui brocardent férocement autant Napoléon que les libéraux ou les républicains. Les héritages sont, là encore, à rechercher du côté des pratiques de la presse contre-révolutionnaire (en particulier des satiristes royalistes, tels Suleau, Rivarol ou Peltier, fondateur des *Actes des Apôtres*)⁷¹ et, antérieurement, sans doute aussi du côté du régiment de la Calotte. Ironie et calembours, souvent sans finesse, sont donc maniés par les panégyristes - qui se font alors pamphlétaires - dans des épigrammes ou dans des quatrains. Vifs et fanfarons, ces traits participent indéniablement de la provocation politique. Le jeu de mots, caractérisé par sa clôture sémantique et par sa dimension définitionnelle péremptoire, est particulièrement

utilisé. Il fonctionne nettement selon une rhétorique de l'ostracisme et de la mise à l'index, ainsi dans ces vers, qui manient le calembour avec allégresse pour brocarder le Premier Empire :

« Nous voici donc dans l'an mieux,
Car nous sortons de l'empire !
Nous voici donc dans l'an mieux
Amis nous serons heureux »
« On sait qu'avec le printemps,
S'en retourne la violette,
Chacun en est si content,
Que dans sa joie il répète :
Nous voici donc dans l'an mieux, etc. » ⁷²

- 34 Le manichéisme sans mesure de l'éloge est ici renforcé par la mécanique de l'humour, tout comme il l'est dans ce couplet sur « les deux médecins politiques », qui oppose le médecin Tant-Pis (Bonaparte) au médecin Tant-Mieux (Louis XVIII) ⁷³. Simplistes et manichéens, les jeux de mots sont aussi provocateurs, ainsi de ces vers :

« Et, quoi qu'en dis' certain critique,
Je ne rougis pas d'être blanc.
Viv' la Charte, n'est qu'une frime
Dans la bouch' de certains jaloux ;
Ils n'aim' ce mot que parc' qu'il rime
Avec le nom de... Taisons-nous. » ⁷⁴

- 35 Plus fréquents cependant sont les quatrains et autres épigrammes, caractérisés, eux aussi, par leur clôture féroce. Citons, par exemple, cette pointe à l'encontre du maréchal Ney :

« Judas trahit son maître,
Et Ney son souverain ;
L'un se pendit, c'est bien,
L'autre a tout fait pour l'être. » ⁷⁵
Et cette autre à l'encontre de Napoléon :
« L'Empereur en public me présente la main,
Cette faveur est sans égale,
Vous aurez, me dit-il quelque chose demain,
Le lendemain j'avois la gale. » ⁷⁶

- 36 Invariablement, ces traits satiriques stigmatisent un adversaire politique présenté comme ridicule et isolé ; en ce sens, ils s'inscrivent, là encore, nettement dans le registre de la polémique et du débat. C'est le cas, par exemple, de cette épigramme, réponse à une brochure intitulée « Polichinel anti-royaliste » :

« Polichinel nous dit qu'il n'aime pas les rois ;
Son courroux, contr'eux me fait rire,
Car Polichinel a beau dire,
On sait qu'il n'eût jamais qu'une tête de bois. » ⁷⁷

- 37 Le « bon mot populaire » s'inscrit aussi, dans une certaine mesure, dans cette veine sarcastique. Ce sont des saillies prêtées à des sujets du roi et censées illustrer l'enthousiasme monarchique de la population. Ils reposent, eux aussi, presque toujours sur la stigmatisation ou la ridiculisation de l'opposant et, rassemblés, forment des sortes de bréviaires royalistes. On peut prendre pour exemple ce bon mot attribué à une certaine Mme de C*** qui, « après les vingt-quatre coups de canon, a dit à un certain libéral qui se trouvait à côté d'elle : *Vous ne direz pas que c'est un émigré celui-là !* » ⁷⁸. Plus souvent, ils sont mis en scène dans de petits *exempla* qui opposent deux types : le

parfait royaliste (spirituel et rieur) et le libéral (grave et sérieux). Il en va ainsi dans cette saynète :

« Un homme aborde, le 29 septembre, le respectable vicaire d'une de nos paroisses, et lui fait la singulière prière de faire cesser la joyeuse sonnerie, prétendant que cela aggravait la maladie d'une personne de sa maison. Ah ! monsieur, répond le pieux ecclésiastique, quel malheur est le vôtre ! je viens de voir vingt pauvres malades que ce bruit-là guérit. »⁷⁹

- 38 Ultime facette, enfin, de l'humour royaliste : le burlesque. Les panégyristes brocardent en effet souvent l'opposition dans de courts textes à la fois noirs et violents, tirant vers la farce ou le grotesque. Nous ne citerons ici qu'un seul exemple, en prose, témoignant bien de cette forme particulière d'humour politique. Elle est ici appliquée à Napoléon et repose sur la double image de l'empereur comme monstre et tyran.

« Vente après mauvaises affaires.

1°. Un sceptre de fer, presque usé.

2°. Une main de justice, qui n'a jamais servi.

3°. Cinq couronnes en faux brillants ; celle du diamant, retirée de la vente.

4°. Un Costume de cour et divers décors encore propres à servir au théâtre quand on les aura fait détacher.

5°. Des titres de noblesse tous neufs, avec des dotations à prendre en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Belgique, en Westphalie, en Prusse ; voir même sur les brouillards de la Bérésina, un restant de jambe de bois, en bloc, avec les récompenses militaires.

6°. Une bibliothèque composée de plusieurs millions de volumes, reliés en peau humaine : on y trouve un traité de tyrannie ; une discussion savante sur le parjure ; des Excommunications inédites du Pape Pie VII ; un grand Porte-feuille rempli de condamnations, toutes signées, portant le nom de plusieurs individus très-cconnus ; un Essai sur le Gouvernement ; Prix remporté par L. de Bourbon, (cet ouvrage est relié en chagrin) ; un Essai sur la destruction humaine ; Prix remporté par Napoléon ; une Brochure, non coupée, sur les idées libérales (le titre est en lettres d'or) ; enfin, un Manuscrit sur la vie d'un homme célèbre, écrit par lui-même, pendant son séjour dans l'île d'Elbe, en caractère de sang.

On fournira la peau de l'auteur, pour le relier.

La Vente se fera au profit d'une Famille malheureuse.

Au comptant et en *Louis*. »⁸⁰

- 39 Écriture ironique et polémique, virulente et dénonciatrice, les éloges de la Restauration, décidément, ne sont pas qu'un simple exercice d'admiration entre un poète et un prince. On mesure, ce faisant, combien il importe de dépasser le procès de ce discours, rejeté si souvent comme un fils trop fidèle – et tellement suspect – de la rhétorique, pour cerner les modalités d'expression de la protestation, de la révolte ou de l'inquiétude dans les carcans les plus rigides, voire les plus paradoxaux. Ainsi peut-on saisir un peu de la complexité d'une parole, tout à la fois instrument de conservation et de combat, écriture de célébration et expression de la hantise : parole obsédée par les menaces de toutes natures pouvant peser sur l'ordre politique et social, parole qui jamais ne se contente de dire la grandeur des Bourbons.

ANNEXES

NOTICES BIOGRAPHIQUES DE QUELQUES THURIFERAIRES CITES

Albert, Philippe (1788-1868)

Né à Angoulême et mort à Paris.

Juge, comme son père, au tribunal d'Angoulême.

Élu député de la Charente le 3 juillet 1830, il se rallia au gouvernement de Juillet et poursuivit sa carrière de député jusqu'en 1848.

Membre de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, et de plusieurs autres sociétés littéraires.

Brad, Jean-Louis (vers 1770- ?)

Né en Lorraine.

Chirurgien-major, puis poète, puis limonadier.

Membre de plusieurs sociétés littéraires.

Capelle, Pierre-Adolphe (1772-1851 ou avant 1830)

Né à Montauban.

Emprisonné deux mois en 1800 après avoir publié une vie de Marie-Antoinette.

Libraire-éditeur, puis inspecteur de la librairie sous la Restauration.

Membre fondateur du Caveau Moderne, chansonnier et vaudevilliste.

Dinomé, Silvain-Emery-Achille (1787-1871)

Né et mort à Orléans.

Ordonné prêtre en 1812, il fut curé-doyen de Romorantin et chanoine honoraire de Blois. En 1844, il abandonne le ministère, se retire à Orléans et se consacre à la géographie de l'Afrique. Il meurt doyen de la Société de Géographie.

Flamand-Grétry, Louis-Victor (1764-1843)

Né à Fère (Aisne).

Il fit ses études chez les religieux de Sainte-Geneviève, puis sous la direction des Frères de la doctrine chrétienne.

Il entra successivement dans plusieurs maisons de commerce puis chez son frère, qui était tapissier de la cour. Devenu marchand de meubles, il épousa une nièce du compositeur Grétry, dans le culte duquel il vécut : il fit l'acquisition de sa maison et songea à y conserver son cœur. En 1818, il obtint l'autorisation d'ajouter à son nom celui de Grétry.

Guiraud, Alexandre, Baron Pierre-Marie-Thérèse-Alexandre (1788-1847)

Poète. Collaborateur de la *Muse française*.

Né à Limoux, en Languedoc.

Fils d'un riche fabricant de draps, il fut élevé dans le culte royaliste (on le faisait prier pour le dauphin pendant la Terreur). Il commença des études de droit à Toulouse, mais dut y renoncer à la mort de son père pour prendre la tête des fabriques de drap dont il hérita. Il vint cependant à Paris en 1813 et se consacra entièrement à la littérature. Ses premiers essais sont dédiés à Mme de Staël.

Nommé chevalier de la Légion d'Honneur en 1824, il fut élu à l'Académie française en 1826.

Loizerolles, François-Simon Aved de, chevalier (1772-1845)

Avocat, poète.

Son père, ancien conseiller du roi, fut arrêté en 1793 et emprisonné avec son fils à Saint-Lazare. Le 7 thermidor an II (juillet 1794), l'huissier du tribunal révolutionnaire appelle Loizerolles fils : le père se présente à sa place et est exécuté.

Vancleemputte Fils = Lucien-Tyrtée (1795- ?)

Architecte.

Né à Paris.

Premier grand prix de l'École des Beaux-Arts en 1816.

Membre du Caveau, il a signé de nombreuses chansons.

Sapinaud de Boishuguet, Jean-René-Prosper, de (?-1844)

Fils de Mme Sapinaud – auteur de *Mémoires sur la Vendée* – et neveu du chef vendéen Louis Célestin Sapinaud de Boishuguet (1738-1793).

Il émigra en 1791 et s'engagea dans l'armée des princes.

Écrivain, il appartient à la mouvance de la poésie sacrée contre-révolutionnaire.

NOTES

1. Étude menée dans le cadre de ma thèse, en cours de rédaction, sous la direction de M. le professeur Alain Corbin, à l'Université Paris I, sur la louange politique sous la Restauration.
2. Pour toutes ces formes connexes du pamphlet, voir Marc ANGENOT, *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982. Chapitre II, Typologie, 3e partie, pp. 59-66.
3. L'éloge vise en effet toujours le prince comme destinataire ultime, fût-ce implicitement, en même temps qu'il peut aussi s'adresser à la France. Adresses et questions oratoires à destination du souverain et de la communauté nationale appartiennent donc aux conventions du genre ; en revanche, l'apostrophe est plus rare, et à plus forte raison l'apostrophe à l'adversaire, qui vient de fait substituer une autre visée de nature laudative. Voir Laurent PERNOT, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, Institut d'Études augustiniennes, 1993, pp. 398-399 et Pierre ZOBBERMAN, *Les panégyriques du Roi prononcés dans l'Académie Française*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1991, p. 84.
4. *Ode au Roi*, par JACQUELIN. Texte manuscrit, A.N., F17 1025(3).
5. Ode au Roi sur la bonté, la sagesse et la fermeté qui ont inspiré le discours prononcé par S.M. à l'ouverture de la session de 1816, Lyon, imp. de J.-B. Kindelem, 1817.
6. Toutes ces expressions sont tirées d'un poème de TÉZENAS DE MONTBRISON, *Dithyrambe sur l'assassinat de SAR Mgr le duc de Berri*, Paris, imp. d'Abel Lanoe, 1820.

7. Ode au Roi, op. cit.
8. Ode sur le baptême de Mgr le duc de Bordeaux, A.N., O3281.
9. «L'Ambition. Ode », par N... B..., dans *Le lis triomphant, Hommage à SAR Madame, duchesse d'Angoulême*, Paris, imp. de Tiger, 1815.
10. Chez Ledrut, dans *La mort du duc de Berri. Ode pindarique*, Paris, imp. de Cellot, 1820.
11. Chez SERVAN, dans son Ode au Roi sur la bonté, la sagesse et la fermeté (...), op. cit.
12. Voir *L'avènement de Charles X, récit épique, qui a concouru pour le prix proposé par la Société des Bonnes Lettres*, dans lequel René Trédos voit en cauchemar tous les comploteurs et les conspirateurs réjouis par la mort de Louis XVIII (Perpignan, imp. de A. Tastu, 1824).
13. Citons, par exemple, les «poisons » de la «trahison perfide » de Chapuzot, dans ses *Couplets pour la Saint-Charles. Hommage à S.M.*, dans *Chants Royalistes*, Paris, imp. de Mme Ve Silbermann, 1825, ou les «sucs dévorants » qui auraient perverti Louvel, pour l'anonyme auteur d'une *Élégie sur la mort de SAR Mgr le duc de Berri*, par R***, Paris, imp. de A. Boucher, 1820.
14. Voir, par exemple, le portrait du « méchant » par LIZOT « son approche est funeste, / Son souffle meurtrier, et son regard, affreux! », *Ode aux Français*, Moissac, imp. de C. Broustet, 1818.
15. Dans *La mort du duc de Berri. Ode*, par FLAMAND-GRÉTRY, Paris, imp. de Gueffier, 1820.
16. Dans *La mort du duc de Berri. Ode pindarique*, par LEDRUT, Paris, imp. de Cellot, 1820.
17. Dans l'Ode sur l'assassinat et la mort de SAR Mgr le duc de Berry, dédiée à tous les bons Français, par ROUGEOT DE MONTCRIF, Senlis, imp. de Tremblay, 1820.
18. On peut citer *l'Élégie sur la mort de SAR Mgr le duc de Berri*, par J. L. B. L'auteur, en effet, s'y lamente sur un complot, qui, selon lui, triompherait de tous les bons royalistes : « Des vrais amis du Roi c'est en vain que le zèle / Signale chaque jour la faction nouvelle ; / En vain dans leurs écrits que l'amour a dictés / Le complot est suivi, les dangers sont comptés ; / En vain toujours fidèles et fortes d'éloquence (*) / Leurs voix de ses malheurs vint avertir la France », Paris, imp. de Le Normant, 1820.
19. Voir l'ouvrage de Gisèle MATHIEU-CASTELLANI, *La rhétorique des passions*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000, pp. 29 et suiv.
20. Voir son ouvrage *Les éclats du rire. La culture des rieurs au XVIII^e siècle*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, et notamment sa conclusion, qui évoque plus particulièrement ces clichés de la gravité républicaine et révolutionnaire.
21. Dithyrambe à Bonaparte, dans Recueil de vers, couplets, acrostiches etc relatifs au séjour de Buonaparte en France suivis d'une Ode sur le retour des Bourbons, par VANCLEEMPUTTE fils, Paris, imp. de Dondey-Dupré, 1815. On pourrait aussi citer E. DESTOUCHES qui souligne combien Napoléon, insensible, était aussi sans pitié, *La Louisiade ou le trône reconquis*, Paris, imp. de Ledentu, 1815.
22. L'expression, récurrente, est ici tirée de *l'Hymne pour la fête de Saint Louis*, par VALANT, Paris, imp. de Cussac, 1817. Pour ce trait, on peut aussi renvoyer à Canela dénonçant Louvel qui « mutila sans frémir la tige de nos rois », *Ode sur la mort de SAR Mgr le duc de Berry*, Blois, imp. de P.-D. Verdier, 1820.
23. Stances à Mgr le comte de la Bourdonnaye, ministre de l'Intérieur, à l'occasion de la Saint-Charles 1829 ; suivies des Stances à l'occasion de la fête de Saint-Charles 1826, par REGNAULD DUPRAT, Paris, imp. de Decourchant, 1829.
24. « Philanthropes cruels! vos perfides maximes / Ne peuvent enfanter que malheurs sur malheurs (...) », *Dithyrambe sur la mort de de M. le duc de Berry et les dangers de l'Europe*, par le comte ELZÉAR DE SABRAN, Paris, imp. de P. Didot l'aîné, 1820.
25. *La mort du duc de Berri. Ode*, par FLAMAND-GRÉTRY, Paris, imp. de Gueffier, 1820.
26. Le Lis, stances allégoriques, dédiées au Roi, dans *Le lis triomphant, hommage à SAR Madame, duchesse d'Angoulême*, par N...B..., Paris, imp. de Tiger, 1815.

27. La Religion. Ode sur la naissance de S.A.R. Mgr le duc de Bordeaux. Adressée à SAR Mme la duchesse de Berry, Paris, imp. de Sétier, 1820.
28. Le vers est de VANCLEEMPUTTE, dans son ode Le retour des Bourbons. Recueil de vers, couplets, acrostiches etc (...), op. cit.
29. *Le Néron de l'Europe ou l'usurpateur du trône des lis*, par G. HACHE, Paris, imp. de Mme Ve Jeunehomme, 1816.
30. *La France sauvée, Ode*, par M. SOULLIÉ, Paris, imp. de Mme Ve Perronneau, 1815.
31. Dans l'*Ode sur l'heureuse restauration du trône des Bourbons*, par DE BAZILLAC, Bordeaux, imp. de Binard, 1815.
32. C'est le cas, par exemple, dans *La Philobourbonie, ou L'amour des Bourbons, poème en deux chants*, par J.-B. A. C***, Paris, imp. de Moronval, 1816 et dans *Le retour de Buonaparte, Epître au Roi*, par M.C., Paris, imp. de Adrien Le Clere, 1815.
33. Dans l'*Ode sur l'assassinat et la mort de SAR Mgr le duc de Berry*, par C.A. BÉDARD, Paris, imp. de Sétier, 1820.
34. L'image du « tigre altéré de sang » est tirée de *La Philobourbonie, op. cit.* ; celle du « tigre altéré de carnage » est présente dans l'*Ode sur la chute du tyran*, de C. MOURIÈS, Paris, imp. de Feugueray, 1815 ; l'expression de « tigre à face humaine » est de CUISY, dans sa *Première et deuxième ronde des Tuileries*, Paris, imp. de C.-F. Patris, 1815 ; quant à l'expression de « tigre insatiable », elle est récurrente et nous ne renvoyons donc ici qu'à un seul exemple : les *Stances sur la seconde Restauration*, par CAPELLE-GRIMBER, Lille, imp. de Vt Leleux, 1815.
35. On trouve ces expressions, respectivement dans : *Les régicides. Dithyrambe*, par TÉZENAS. S.l.n.d. ; *Cadix ou La délivrance de l'Espagne*, de A. GUIRAUD, Paris, imp. de Firmin Didot, 1823 ; *L'Espagne délivrée, poème*, par Philippe ALBERT, Paris, imp. de A. Brossier, 1823.
36. Respectivement dans la *Complainte sur l'horrible assassinat de SAR Mgr le duc de Berry, poignardé par l'infâme Louvel, le 13 février, à 11 heures et demie, et sur sa translation à Saint-Denis*, par A.C., Paris, imp. de Patris, 1820 ; dans la *Complainte sur l'assassinat de SAR Mgr le duc de Berri*, Montpellier, imp. de Jean Martel le jeune, 1820 ; dans le *Chant funèbre sur la mort de SAR Mgr le duc de Berry, précédé d'un épithalame à l'occasion du mariage de ce prince*, Paris, imp. de Le Normant, 1820.
37. On renvoie ici à la contribution d'Antoine DE BAECQUE : «Le récit fantastique de la Révolution. Les monstres aristocratiques de 1789 », dans *La révolution du journal. 1788-1794, textes présentés par Pierre RÉTAT*, Paris, éd. du CNRS, 1989. pp. 235-245.
38. Comme chez VITELLY D'ORSAL, dans son *Bouquet de Saint-Louis, pour la fête du Roi, suivi d'un aperçu sur le retour de S.M. Louis XVIII, dédié aux bons Français, amis de la Patrie, de l'honneur et de la paix*, Paris, imp. de A. Béraud, 1816.
39. L'expression est de L.-A. CARPENTRAS, dans *Ode au roi sur la conspiration de 1815*, Avignon, imp. de L. Aubanel, 1815.
40. *Stances sur la guerre d'Espagne, ou Départ de l'armée française, et sur ses principaux faits d'armes*, Toulouse, imp. de J.M. Corne, 1823.
41. Dans sa contribution « "Monstres sanguinaires" et "circonstances fatales". Les discours thermidoriens sur la Terreur », *The French Revolution and the Creation of Modern Political Culture*, vol. 3, « The transformation of political culture 1789-1843 », sous la dir. de F. FURET et M. OZOUF, Pergamon Press, 1989.
42. Voir, en particulier, *Le tournant de l'an III. Réaction et Terreur blanche dans la France révolutionnaire*, sous la dir. de M. VOVELLE, Paris, CTHS, 1997. Voir également Marc DELEPLACE, *L'anarchie de Mably à Proudhon (1750-1850). Histoire d'une appropriation polémique*, Paris, ENS éditions, 2000.

43. Nous avons recensé et étudié 594 thuriféraires de la Restauration. Une date de naissance précise a été retrouvée pour 210 d'entre eux et une notice biographique (plus ou moins développée) a pu être établie pour un peu plus de la moitié d'entre eux.
44. Les éloges poursuivent ici clairement des pratiques initiées dans les premières années de la Révolution française par la presse contre-révolutionnaire. Voir, sur ce sujet, l'analyse d'Antoine DE BAECQUE : « La "faction satyrique", ou les ridicules de l'homme nouveau (1750-192) », dans son ouvrage *Les éclats du rire (...)*, op. cit., pp. 107-152.
45. « Le retour de la gaîté française et celui des Bourbons », dans *Le retour du bien-aimé, ou Le bonheur des Français*, Paris, imp. de Doublet, 1816.
46. « Sur le retour de la gaîté française », dans *Le retour du bien-aimé, ou Le bonheur des Français*, op. cit.
47. « Quoiqu'vont dire nos libéraux, / Avec leur min' de carême? / Not'petit duc de Bordeaux / A bouleversé tout leur système », *Le 29 septembre 1820*, sur l'air *Ah ça, v'la qu'est donc baclé*, dans *Le Franc ultra. Chansons royalistes à l'occasion de la naissance de SAR Mgr le duc de Bordeaux, et du 1er jour de l'an 1821*, par S.E.A. DINOMÉ, Blois, imp. de Verdier, 1820.
48. Cet enfant fera disparaître tous les libéraux, les taciturnes, les radicaux, tous les oiseaux nocturnes, clame ainsi THOMASSIN dans sa *Chanson sur l'air C'est l'amour, l'amour, l'amour ou C'est de l'or, de l'or, de l'or dans Couplets chantés le 21 mai 1821, au Banquet royaliste des amis de la religion et de la légitimité, pour célébrer le baptême de SAR Mgr le duc de Bordeaux*, Paris, imp. de Le Normant, 1821.
49. *Le 29 septembre 1829*, sur l'air *À la façon de Barbari*, dans *Le Franc ultra (...)*, op. cit. Ce recueil exploite d'ailleurs surabondamment ce champ lexical : « Qu'al enrag' tout son content, / C'te taciturne cabale » ou encore « Leur "ennemis de la monarchie" sombre taciturnité / Nous révèle leur infortune ».
50. « Benjamin, c'biau p'tit mignon, / Za dû faire un'bel' grimace! / Le treizième coup d' canon / L'a rendu frais com' une glace », *Le 29 septembre 1820* sur l'air *Ah ça, v'la qu'est donc baclé*, dans *Le Franc ultra (...)*, op. cit.
51. « Par un journal royaliste / Que je sois contrarié, / Ma face à l'instant s'attriste / Et s'allonge de moitié. / Hélas! je ne suis déjà / Que trop maigre sans cela... », *Le mécontent ennuyé de l'être*, dans *Le Bouquet du Roi. 25 août 1823*, Paris, imp. de C.-J. Trouvé, 1823.
52. « Vous (s'il en est encore en France), / Inquiets, boudeurs et jaloux, / Dans la coupe de l'alliance, / Amis, venez boire avec nous », *Ronde de table dans Le 6 juin 1825. Rentrée de Charles X dans sa capitale après la cérémonie du sacre*, par CAPELLE, Paris, imp. de Le Normant fils, 1825.
53. Qui appartient selon les catégories de Fontanier aux « prétendues figures de pensée » et qu'il définit comme suit : « menace ou annonce d'un malheur plus ou moins horrible, par l'image duquel on cherche à porter le trouble ou l'effroi (...) », *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1999 « 1977 », p. 434.
54. Selon FONTANIER : « L'hypotypose peint les choses d'une manière si vive et énergique qu'elle les met en quelque sorte sous les yeux et fait d'un récit ou d'une description, une image, un tableau ou même une scène vivante », p. 390.
55. *Élégie sur la mort du duc de Berry*, par SAPINAUD DE BOISHUGUET, Le Mans, imp. de Mme Dureau, 1820. On peut citer aussi ces vers : « Rentrez dans le néant, hideux républicains, / (...) / Osez envisager les malheurs de la France, / Contemplez tous les maux, nés de votre démence. », *Tout périssait enfin, lorsque Bourbon parut*, par NARGAUD, A.N., F171025(4).
56. *Ode sur le baptême de Mgr le duc de Bordeaux, texte manuscrit*, A.N., O3281.
57. Lille, imp. de Vt Leleux, 1820.
58. *Complainte sur l'horrible assassinat de SAR Mgr le duc de Berry, poignardé par l'infâme Louvel, le 13 février, à 11 heures et demie, et sur sa translation à Saint Denis*, par A. C., Paris, imp. de C.-F. Patris, 1820.

59. *La France désolée, poème consacré à la mémoire de SAR Mgr le duc de Berri. Dédié à l'auguste famille des Bourbons et à la patrie*, anonyme, Paris, imp. de A. Bobée, 1820.
60. Respectivement dans un *Chant funèbre sur l'assassinat de SAR Mgr le duc de Berri, le 13 février 1820*, par E. RÉGNIER, Paris, imp. de Demonville, 1820, et dans *Aux mânes de SAR le duc de Berry*, anonyme, Paris, imp. de Sétier, 1820.
61. *Le 3 mai. Ode sur l'anniversaire du retour de Louis XVIII, par le vieux Troubadour*, Paris, imp. de Patris, 1819.
62. *La France désolée (...)*, op. cit.
63. *Ode sur la baptême de Mgr le duc de Bordeaux*, op. cit.
64. *Élan d'un cœur français. Cantate pour la fête de saint Louis*, Montpellier, imp. de Tournel, 1816.
65. *L'anniversaire du 8 juillet*, Grenoble, imp. de Ve Allier et fils, 1817.
66. On les trouve respectivement dans la *Complainte sur la mort de SAR Mgr le duc de Berry*, par l'abbé FUGANTINI-ESPRIT-RAUX, Paris, imp. de Sétier, 1816 et dans l'*Ode aux Français*, par LIZOT, Moissac, imp. de Broustet, 1818.
67. *Discours en vers au sujet de la mort de SAR Mgr le duc de Berry*, op. cit.
68. *Le triomphe de la France, dépeint en deux langues ; au sujet de la naissance miraculeuse, du baptême et des brillantes destinées de SAR Mgr le duc de Bordeaux*, par l'abbé SIBIRE, Paris, imp. de A. Egron, 1821.
69. *Cri de joie d'une Française sur la naissance de SAR Mgr le duc de Bordeaux*, Paris, imp. de Mme Ve Porthmann, 1820.
70. *La France sauvée, ou l'usurpateur dans l'île de Sainte-Hélène*, par MARTIN, Saint-Germain-en-Laye, imp. de Foirestier, 1816.
71. Voir, en particulier, Antoine DE BAECQUE, op. cit., ainsi que l'article de Roselyn KOREN, « Violence verbale et argumentation dans la presse révolutionnaire et contre-révolutionnaire », dans *The Press in French Revolution*, ed. by Harvey Chisik, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991, pp. 319-334.
72. *L'an mieux*, par SAINT-VENANT, dans *Le Retour du Bien-Aimé ou Le bonheur des Français*, Paris, imp. de Doublet, 1816.
73. Dans *Le Retour du Bien-Aimé*, op. cit.
74. « Chanson d'un habitant du faubourg Saint-Antoine, au sujet de la Fête du Roi », écrite sous la dictée de l'auteur par CAPELLE, dans *Le Bouquet du Roi. 25 août 1823*, Paris, imp. de C. J. Trouvé, 1823.
75. « Quatrain », dans *Le Retour du Bien-Aimé*, op. cit.
76. « Quatrain », dans *Le lis et la Violette, Chansonnier royaliste. Par un ami du Roi*, Paris, imp. de Doublet, 1815.
77. Dans *Le Retour du Bien-Aimé*, op. cit.
78. Dans *Le Berceau de Lis ou Fastes Poétiques de la naissance de S. A. R. le Duc de Bordeaux*, Paris, imp. de Firmin Didot, 1821.
79. Dans *Le Berceau de Lis (...)*, op. cit.
80. *Le lis et la Violette*, op. cit.

RÉSUMÉS

Discours à la gloire des Bourbons, les éloges politiques de la Restauration ne se contentent pourtant jamais de scander les grandes heures de la monarchie. La hantise d'une Révolution inachevée – malgré l'optimisme inhérent au genre – parcourt ces discours qui en traquent

obsessionnellement les résurgences et tisse un lien traumatique entre les révolutionnaires et l'opposition aux Bourbons restaurés. Aussi les thuriféraires de la Restauration n'ont-ils de cesse de dénoncer, brocarder ou menacer leurs adversaires, déployant contre eux une véritable rhétorique du combat politique qui loge la polémique au cœur même de l'éloge. Trahissant le rêve d'une unanimité reconstruite par-delà la déchirure révolutionnaire, en même temps que l'impossibilité à penser le présent politique hors de ce traumatisme, la figure de l'adversaire signale ainsi l'aporie tragique de cette parole de gloire et avec elle, peut-être, l'aporie fatale d'un régime.

From Celebration to Political Struggle: the Adversary in Restoration Eulogy. In a discourse devoted to the Bourbon cause, political eulogy under the Restoration did not confine itself to heaping praises on the high moments of monarchy. Despite the optimism inherent in the genre, obsession with an unfinished Revolution permeates a discourse which persistently detects signs of resurgence and traumatically dwells on links between the revolutionaries and opposition to the Bourbon Restoration. Thus, the Restoration incense-burners continue to denounce, taunt or threaten their adversaries, and deploy against them a true rhetoric of political combat which places polemics at the very centre of praise. Betraying the dream of unanimity refound after the rupture of the Revolution, and also an inability to conceive the political present otherwise than in terms of this trauma, the figure of the adversary thus points to the tragic flaw in this verbal exaltation and perhaps also to a fatal flaw in the regime.

INDEX

Mots-clés : éloges, opposition politique, Restauration, Révolutionnaires, révolutionnaires, Rhétorique, rhétorique